

# Avant-propos

## Les mots et le langage de l'urgence

**P**ourquoi ce titre-?

Il s'agit de mettre en évidence que les réactions les plus efficaces à l'urgence sont celles qui s'inscrivent dans un ensemble humain, socio-politique, technique, culturel et relationnel intégrant aussi bien la prévention et l'anticipation que la capacité coordonnée à des réponses rapides et efficaces adaptées aux situations concrètes. Le récent raz-de-marée en Asie du sud-est, devenu pour tous «-le tsunami-», a montré, au-delà de l'effet de mode médiatique du terme, combien les communications étaient essentielles, du plus technique au plus humain-: parler un même langage, s'entendre, déjouer les malentendus et pièges de toutes sortes, telles sont les conditions pour s'entraider.

Cela suppose que les acteurs, qui ne sont pas seulement les décideurs du temps ordinaire, tous citoyens, aient pu avoir connaissance et analyser les déterminants d'une situation d'urgence-: au-delà de telle matière dangereuse stockée ici (encore que ce stockage nous éclaire sur notre mode et notre niveau de vie), il y a aussi telle structure géologique, telle culture, tel régime politique, tels modes d'échange, tels usages langagiers, telles techniques immédiatement disponibles, telle filière de décision et d'action pour y parvenir. Ainsi est-il utile de savoir dans chaque lieu de

combien de groupes électrogènes dispose une ville, de combien de camions, de lits d'hôpitaux, etc. Et qui doit savoir-: pas seulement une personne, responsable politique des temps ordinaires, mais plusieurs, qui doivent se connaître entre elles. Car le temps d'urgence est aussi celui où sont bousculées les hiérarchies, les circuits de communication et les pouvoirs. La pratique du secret est donc à revoir, sélectivement sans doute, mais sans a priori hérités du passé et acceptés sans inventaire.

Nos urgences disent ce que nous sommes, comment nous vivons et échangeons-; la manière dont nous les traitons aussi-; celle-ci étant liée à celles-là, nos recherches de solutions innovantes tournent souvent en rond, dans ce circuit fermé. C'est pourquoi il est utile de prendre du recul afin de sortir de l'ornière de nos habitudes, de nos expériences traumatisantes ou pas, réussies ou non.

Et pour ce faire, il est fructueux de regarder les choses avec l'œil d'autrui, lesté d'autres savoirs et d'autres modes d'approche. L'objectif de ce numéro sur le traitement de l'urgence consiste à placer le lecteur dans cette situation de nouveau regard, tant sur l'action que sur l'échange, pour lui donner les moyens de changer et faire changer ses manières de (pré)voir l'urgence et d'y répondre.

Dans l'action d'abord, qu'est-ce qui peut être organisé et anticipé et à quel niveau-? Paul-Henri Bourrelier tire des leçons générales du 26 décembre 2004 en rappelant que les catastrophes sont régies à la fois par le temps long des récurrences et celui, bref, des réponses-: nos raisonnements doivent en tenir compte en privilégiant partout la prévention.

Mais, entre les États, les citoyens, les organisations et les entreprises, les rôles face à l'urgence (qu'il faut encore définir, hiérarchiser et choisir) sont souvent confus, en fonction des informations détenues, comme le montrent Jean-Louis Zentelin et Raphaël Baumler à propos de l'effet de serre et de la sécurité maritime. En revanche, dans les sphères professionnelles telle que la médecine, où les rôles et pouvoirs sont clairement attribués et reconnus, l'organisation, jamais parfaite, bien sûr, est cependant efficace, c'est ce dont témoignent les docteurs Bargain et Deslandes.

Dans l'échange nécessaire, ensuite, il faut compter avec le paramètre du temps vécu, lequel ne l'est pas partout de la même façon. De même, les aspects relationnels sont essentiels pour organiser la coopération et la coordination, et cela encore plus dans l'urgence qu'en temps ordinaire. Ces aspects prennent forme à travers le langage (Marie Berchoud), il faut prêter attention pour éviter les malentendus, ce qui signifie concrètement créer ou renforcer les formations systématiques autour du langage et des langues.

Et l'aide des techniques modernes de communication, dont les médias, rend la concertation préalable plus efficace, à condition que les bases humaines n'aient pas été négligées. Ainsi les sociologues, Annabelle Boutet, Olivier Barreteau, Flavie Cernesson et Patrice Garin, ont mis

en œuvre des procédures participatives d'association des acteurs, sur le modèle des forums hybrides et s'interrogent – ici dans le cas de la gestion de l'eau – sur les développements possibles de ce modèle.

Enfin, lestés de ces apports, sans doute pouvons-nous imaginer comment changer nos approches de l'urgence-: pour cela, il y a le "retour d'expérience-" (Danièle Trauman), reformulation et échange d'expériences après coup entre acteurs de celles-ci, le résultat positif étant une mise à distance des représentations habituelles et, de ce fait, une disponibilité à l'élaboration de nouvelles solutions. En arrière-plan se place la philosophie, qui n'est pas forcément un aimable divertissement à l'usage des oisifs, mais une nécessité quotidienne ainsi que nous l'explique Ken Helt, tandis que Philippe Madelin revient sur son expérience des médias en situation d'urgence.

Au total, ce numéro, qui veut prolonger et diversifier les acquis du colloque «-Urgence et traitement de l'urgence-» du 16 juin 2004 au Sénat, aura rempli son office si le lecteur en sort avec quelques certitudes ébranlées et qu'une poignée d'idées, de faits, de propositions le mène à s'interroger en tant que citoyen comme en tant que professionnel, là où il est placé.

Marie BERCHOUD,  
Professeur en sciences du langage (1)

(1) Auteur de *Ecrire et parler le bon français*, éditions de l'Archipel (2004).